



SCÈNE XIII.

LA

FILLE DE L'AIR DANS SON MÉNAGE,

VAUDEVILLE-FÉERIE EN UN ACTE,

Par MM. Honoré et Michel Delaporte,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES,
LE 21 DÉCEMBRE 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
RUTLAND.	M. PALAISEAU.	AZURINE.	M ^{lle} ZÉLIA.
MATHIAS.	M. PATONNELLE.	MÈRE MARTHA.	M ^{me} HOUDRY.
AQUILONNET.	M. NEUVILLE.	LUCETTE.	M ^{lle} HOUDRY.
ÉOLIN.	M ^{lle} SOPHIE.		

La scène est chez Rutland dans un village de la Basse-Bretagne.

Le théâtre représente une chambre rustique dont l'entrée est à découvert et soutenue par des piliers. Au fond, on aperçoit la campagne. A gauche, une cheminée; et, sur le premier plan, à droite, un buffet. Deux portes latérales. Une cage, dans laquelle est une colombe, est suspendue à droite près de la porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

AQUILONNET.

Au lever du rideau, Aquilonnet est occupé à se raser devant un petit miroir posé sur la tablette du buffet; devant le feu est une marmite qui bout. Il fait nuit.

Il est cinq heures du matin; monsieur dort par ici, madame se promène par là (*il montre la campagne*); joli ménage, ma foi!

AIR du Prisonnier.

« Il faut des époux assortis
» Dans les liens du mariage. »

Tel est le refrain d'une chanson que j'ai trouvée dans ce recueil de poésies légères; tous les hommes le savent par cœur, et ils n'en font pas moins le contraire de ce qu'il conseille:

« Il faut des époux assortis »

ce qui signifie qu'Azurine, qui a perdu le ciel pour avoir aimé un de ces êtres qu'on appelle hommes, fera toujours un ménage pitoyable avec ce lourdard de Rutland, qu'elle a eu la sottise d'épouser. Nul doute que la fille de l'air ne serait sortie victorieuse de l'épreuve, si elle n'eût égaré la précieuse étoile dont l'enchanteresse Circé lui avait fait présent; mais voyez cette mauvaise chance! il a fallu qu'elle aimât un simple fermier de la Basse-Bretagne, et qui plus est, qu'elle consentit à devenir sa femme... O brouillaminis des brouillaminis! Comme je lui ai dit: C'est une pitié qu'un pareil ménage! et en conscience, la charmante fille de l'air peut-elle sympathiser avec un rustre qui, le soir de ses noces, a eu l'infamie de se présenter à sa divine fiancée, le chef couronné d'un ignoble bonnet de coton... Fi! le bonnet de coton est l'éteignoir de l'amour... et puis, figurez-vous quel dut être l'étonnement de la gracieuse Azurine, habituée à reposer sur ses nuages dorés, quand son mari vint la conduire vers un lit nuptial composé d'une paillasse de fougère recouverte d'une serge grise!... aussi elle refusa d'y entrer, et elle fit bien... Quant à moi, pauvre Aquilonnet, qui partage sa disgrâce sur la terre avec ce petit étourdi d'Éolin, le cousin d'Azurine et marié aussi sottement qu'elle, (*il va à la cheminée soigner le pot-au-feu*) me voilà, comme eux, privé de mes ailes, et de plus, le destin a retiré de ma vaste poitrine ce souffle puissant qui déracinait des forêts entières, soulevait jusqu'aux cieux les plaines de la mer et commandait à tous les vents en furie... Hélas! moi, ex-génie des tempêtes, à quoi en suis-je réduit maintenant!

AIR du Vandeville de l'Apothicnaire.

C'est moi qui suis chargé du soin
De faire bouillir la marmite;
Fallait-il venir de si loin
Pour tant avilir mon mérite?...
Mon souffle, hélas! est sans effet,
Et quelques efforts que je fasse,
Je ne suis plus qu'un vieux soufflet,
Dont il n'est resté que la carcasse.

Un roi des vents du nord être obligé d'avoir recours à ce vil instrument, flanqué de la peau de je ne sais quel animal! quelle humiliation! Mais voici la gracieuse fille de l'air qui vient du côté de la campagne; elle s'est amusée à passer la nuit à la belle étoile!

Il fait demi-jour.

SCENE II.

AQUILONNET, AZURINE.

Elle vient par le fond, avec une couronne de fleurs sur la tête.

AIR: *Je suis la petite chanteuse* (Café des Comédiens).

Pour calmer mon âme chagrine,
En vain je vais courir les champs;
Ah! plaignez la pauvre Azurine!
Pour elle il n'est plus que tourmens.

AQUILONNET, tout en soignant la marmite.
Pauvre enfant!

AZURINE, allant à la cage.

Tu es moins à plaindre que moi, ma gentille colombe! au moins tu n'es pas privée de tes ailes, et tu peux encore fendre les airs, pour aller offrir, dans les cieux, mes souvenirs et mes hommages à celle qui m'a donné la vie... (*Elle ouvre la cage.*) Sois libre, ma petite messagère. (*Elle détache une fleur de sa couronne et la met au cou de la colombe.*) Porte une pensée à ma bonne mère, et demande-lui si je suis condamnée à ne la revoir jamais... Va, blanche colombe!... hâte-toi!!!

Elle lance la colombe qui s'envole aux cieux. Elle la regarde avec tristesse et envie. Elle revient en scène.

AQUILONNET, à part.

Son courrier est parti. (*Haut.*) Eh bien! ma chère petite, nous sommes donc toujours triste, toujours fuyant les habitations humaines pour errer à travers les champs?

AZURINE.

Trouves-tu mauvais que je recherche l'air, mon élément, ma vie?

AQUILONNET.

Non, sans doute; mais je ne puis m'empêcher de vous faire observer, charmante Azurine, que désormais vous êtes soumise à toutes les misères de ce monde, et qu'il serait affreux qu'un gros rhume vint se cramponner à un gosier aussi doux que le vôtre.

AZURINE.

Oh! j'ai l'espérance que les zéphyr et la rosée respecteront leur ancienne souveraine.

AQUILONNET.

Vous allez me trouver bien plat et bien trivial; mais j'en reviens à mon dire, et je pense que, sous ces tissus légers et soyeux, quelque bon jupon de flanelle ne serait pas de trop par le froid qu'il fait à cette heure.

AZURINE.

Quoi! je me ferais déjà une taille de paysanne? parexemple! je veux rester dans ces habits élégans, et me tresser des couronnes qui me rappellent celle que j'ai perdue... Ne me trouves-tu pas bien ainsi?

AQUILONNET.

Pardine, vous êtes ravissante, et vous le savez bien! (*À part, en regardant sa couronne.*) La petite coquette!

Azurine se regarde dans le petit miroir devant lequel Aquilonnet s'est rasé. Le jour est tout-à-fait venu.

AZURINE.

Oui, je le sais, grâce à cette ingénieuse invention des hommes: tu vois, Aquilonnet, qu'ils ne sont pas tout-à-fait dépourvus d'imagination.

AQUILONNET, buvant du vin.

Ils ont du bon, ils ont du bon.

AZURINE, remettant le miroir à sa place.

C'est une précieuse découverte! et nous, qui vivons dans le ciel, le pays des inspirations, nous n'avons pas eu celle-là?

AQUILONNET.

Ni celle-là.

AIR du Petit chapeau (Portier, je veux de tes cheveux).

PREMIER COUplet.

C'est auprès d'un miroir,
Ami sûr et fidèle,
Que toujours une belle
Apprend son doux pouvoir;
Oui, malgré les dangers qu'ici l'amour apprête,
Les coquettes du ciel se feraient une fête
Contre un baiser de troquer un miroir !
Pour la beauté rien ne vaut un miroir.

DEUXIÈME COUplet.

Un coup d'œil au miroir,
A votre âge, on l'envie,
Lorsqu'on est si jolie,
C'est plaisir de s'y voir ;
Mais quand viennent du temps les ravages rapides,
Sur le front des humains apparaissent les rides ;
Alors, hélas ! on redoute un miroir,
Oui, la beauté craint alors un miroir.

Je commence à le craindre.

AZURINE.

Eloignons cette pensée de vieillesse, je suis déjà assez triste ; car en échange de mes sacrifices, je n'éprouve sur la terre que contrariétés et dégoûts. Conviens-en, mon pauvre Aquilonnet, je fus bien malheureuse le jour où je perdis l'étoile de Circé, la puissante enchanteresse.

SCENE III.

AQUILONNET, AZURINE, ÉOLIN.

ÉOLIN, entrant gaiement.

AIR : Quand le sort nous garde rancune (l'Oiseau Bleu, du Palais-Royal).

Sachons avec courage
Braver l'arrêt du sort,
Qui nous donne en partage
Et l'exil et la mort ;
Qui sait ? il faut attendre !
Quelque pouvoir nouveau,
Peut-être, doit nous rendre
Notre divin berceau.
L'étoile de Circée
De nos mains est glissée.
Oh ! oh !
Combien il était beau
Ce magique joyau !

AZURINE.

Mon pauvre compagnon d'exil, qu'il m'est doux de te revoir auprès de moi ! tu es le seul ici-bas qui puisse comprendre combien je dois souffrir depuis que je suis forcée d'habiter la terre.

ÉOLIN.

Ah ! oui !...

AQUILONNET, à Azurine.

Aussi c'est bien votre faute ; pourquoi diable allez-vous perdre votre talisman ?

AZURINE.

Hélas !...

ÉOLIN.

Mais qu'est-il donc devenu ?...

AZURINE.

Rutland m'a dit que, pensant n'en avoir plus besoin, puisqu'il s'était fait aimer de moi, il l'avait jeté dans la rivière.

ÉOLIN.

Quel dommage de ne pouvoir remettre la main dessus !

AQUILONNET.

Oh ! ne le regrettez pas ; je suis en train de fabriquer une petite mécanique ailée, qui pourra remplacer, je l'espère, les ailes que nous avons perdues.

ÉOLIN.

Vraiment ! et où est-elle, cette fameuse mécanique ?...

AQUILONNET.

Sous un panier d'osier que je cache dans la basse-cour...

ÉOLIN, riant.

Je les ai vues, tes ailes, mon pauvre bonhomme, ce sont des ailes de dindon !

AQUILONNET.

Riez tant que vous voudrez ; ça n'empêche pas qu'un de ces quatre matins je m'élançerai au firmament.

AZURINE.

Ce n'est pas ma faute, mon ex-conseiller ; mais vous m'avez appris à ne pas avoir dans vos lumières une grande confiance : c'est vous qui, dans une fatale ivresse, avez déjà laissé surprendre les trois mots cabalistiques du talisman.

AQUILONNET.

Aussi je réparerai cette fatale erreur d'une manière triomphante, et, comme je vous l'ai dit, je saurai vous prouver mon génie en me frayant à vos yeux une route nouvelle vers le ciel.

ÉOLIN.

J'aperçois des oiseaux qui y seront avant toi.

AQUILONNET.

Oh ! les petits coquins, comme ils chantent ? comme ils paraissent contents !

ÉOLIN.

AIR : Quand résonne ma guitare (Café des Comédiens).

Au ciel d'un vol rapide
Allez, petits oiseaux,
Et de l'homme perfide
Évitez les réseaux !
Chantez la douce aurore
A votre gai réveil :
Au coucher du soleil
Qu'on vous entende encore.
Ah ! ah ! ah !
Célébrez les beaux jours ;
Ah ! ah ! ah !
Célébrez vos amours.
Au bonheur fidèles,
Conservez vos ailes,
J'ai bien regretté
Votre liberté.
Ah ! ah ! ah !
Allez, troupe jolie,
Ah ! ah ! ah !

Votre aile je l'envie,
Ah ! ah ! ah !
Ah ! toujours gardez-la.

AZURINE.

Tu as raison, Éolin, les oiseaux sont plus heureux que nous.

AQUILONNET.

Le fait est que j'échangerais ma condition contre celle d'un simple chardonneret, d'un obscur pierrot.

ÉOLIN.

Il ne faut pas, ma gentille cousine, se laisser abattre par le chagrin.

AZURINE.

Cela est bien facile à dire !

ÉOLIN.

Comme le temps est superbe aujourd'hui, je venais te proposer une promenade ; si tu veux, nous irons sur le sommet de la montagne, ou bien nous nous amuserons à cueillir dans la prairie des clochettes et des bluets.

AZURINE, à Éolin.

Oui ; mais que dirait mon mari, s'il ne me trouvait pas ici en s'éveillant ? Il se plaint déjà trop de mes absences continuelles.

ÉOLIN.

Bah ! bah ! ton mari dira ce qu'il voudra ; qu'il aille, si cela lui plaît, causer pot-au-feu avec ma femme, je ne l'en empêche pas, moi ! Et d'ailleurs, puisqu'ils ne peuvent nous suivre ni l'un ni l'autre, pourquoi irions nous demander leur compagnie ? Ils marchent si lentement ! ton mari surtout ; il se traîne dans ses gros sabots, comme un colimaçon.

AQUILONNET.

Rutland a beau être riche, il veut rester toujours vêtu comme un simple fermier : à l'entendre, les vêtements dont les démons l'avaient affublé gratuitement le gênaient dans les entourmures... apparemment qu'ils auront voulu économiser le drap... Toujours est-il que Rutland a mis ses brillants habits au rencart, et qu'il a rendossé sa lourde veste comme une chrysalide qui change de peau.

ÉOLIN.

Ah ! cousine, cousine ! quelle sottise nous avons faite tous les deux !

AQUILONNET.

Dites donc tous les trois.

AZURINE.

Nous en sommes bien punis ! je pleure en secret, mais je m'efforce de cacher mes larmes à mon mari, pour ne pas lui faire de la peine.

ÉOLIN.

Comme toi, il y a des moments où j'ai le cœur bien gros.

AZURINE.

Cette nuit, pendant que Rutland dormait dans ce grand vilain meuble qu'il appelle son lit, je m'étais mollement étendue sur un tapis de verdure entre deux rosiers, et alors...

AIR : *Le joli rêve que j'ai fait* (Une Saint-Barthélemy).

Le joli-rêve que j'ai fait !

Sous mes pieds grondaient les orages ;
Je voltigeais sur les nuages,
Et le doux zéphyr me portait
Au ciel que mon cœur appelait...
Ah ! mon bonheur était parfait,
Là-haut une vive lumière
D'une auréole m'entourait ;
Puis un bel ange me disait :
Bientôt tu reverras ta mère.
Le joli rêve que j'ai fait !

AQUILONNET.

Quant à moi, j'ai eu un fier cauchemar :

AIR *Précédent*.

Le vilain rêve que j'ai fait !
Amoureux du jus de la treille,
Je débouchais une bouteille :
Tout-à-coup le diable en sortait,
Et sur ses griffes se dressait.
Ah ! combien le monstre était laid !
Brisant mon flacon et mon verre,
De vieil ivrogne il me traitait,
Et sa voix horrible ajoutait :
Tu n' boiras plus que de l'eau claire !
Le vilain rêve que j'ai fait !

ÉOLIN.

Quant à moi, j'ai dormi tout d'un trait, sans rien rêver ; mais revenons à notre promenade ; tu acceptes, n'est-ce pas ?...

AZURINE.

Mais si Rutland...

ÉOLIN.

Encore ! si tu t'arrêtes à tes scrupules, tu seras toujours une esclave. Fais comme moi : j'ai pour Lucette quelques égards, il est vrai ; mais elle voudrait toujours m'avoir auprès d'elle, et c'est de toute impossibilité ; des gens tels que nous ne peuvent ni ne doivent rester en place... Tu le sais, Azurine, il nous faut de l'air, de l'espace... Viens...

AIR *d'Albano* (du *Ménéstrel*).

Allons rêver sous la voûte céleste,
Consacrons-lui souvenirs et regrets ;
Et déplorant notre destin funeste,
Parlons du ciel, nous en serons plus près.
Dans la prairie, ô ma belle Azurine,
Viens respirer le doux parfum des fleurs ;
A ton aspect, tu verras, ma cousine,
De quel éclat brilleront leurs couleurs !

REPRISE.

AQUILONNET.

Allez rêver sous la voûte céleste,
Consacrez-lui souvenirs et regrets !
Et, déplorant votre destin funeste,
Parlez du ciel, vous en serez plus près.

AZURINE et ÉOLIN.

Allons rêver sous la voûte céleste, etc.

Éolin et Azurine sortent par le fond.

SCENE IV.

AQUILONNET, seul.

Fille de l'air, va prendre l'air, si ça te convient.

comme dit le proverbe d'ici-bas, chacun prend son plaisir où il le trouve ; quant à moi , ma manière de me consoler ne ressemble en rien à celle de ces deux papillons.

Il ouvre une armoire et en tire une bouteille.

Air de la *Barquette du Tibre* (musique de A. Elwart, du-Ménestrel).

La rosée et ses larmes
Pour moi n'ont plus de charmes,
Et je crains les brouillards ! (*bis*).
Le vin, suivant l'adage,
Convient mieux à mon âge ;
C'est le lait des vieillards.

Il embrasse la bouteille.

O nectar des vendanges,
Je chante tes louanges !
A toi je consacre mes jours,
Sois mes seules amours.
Tra, la, la, la, la, la, etc.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Satan, c'est un mensonge
Que ton horrible songe !
J'en ris en vérité (*bis*).
Pour narguer ta colère,
Je vais emplir mon verre
Et boire à ta santé.
O nectar des vendanges,
Je chante les louanges !
A toi je consacre mes jours,
Sois mes seules amours.
Tra, la, la, la, la, la, etc.

Il verse, et au moment où il s'apprête à boire, Rutland, qui depuis quelque temps est derrière lui, arrache le verre et la bouteille de ses mains.

SCENE V.

AQUILONNET, RUTLAND.

RUTLAND.

Halte-là, mon bon homme ; halte là, vieux rossignol, vieux troubadour de la bouteille ! avant de boire, dis-moi où est ma femme !

AQUILONNET.

Elle est allée humer l'atmosphère sentimentale de l'aurore aux doigts de rose, qui vient d'ouvrir les portes de l'Orient.

RUTLAND.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

AQUILONNET.

Ça veut dire qu'elle est allée se promener de grand matin.

RUTLAND.

Toujours la même ! Et toi, monsieur l'ex-génie, en attendant son retour, tu allais dire deux mots à cette particulière ?

Il montre la bouteille.

AQUILONNET, un peu confus.

C'est que...

RUTLAND.

C'est que... tu voulais ôter mon vin, n'est-ce pas ?

AQUILONNET.

Tout à votre intention : je faisais des vœux pour votre bonheur.

RUTLAND.

Ah ! c'est à mon intention que tu faisais des roucoulades en embrassant le goubot de la sudite ? merci !

AQUILONNET.

Il n'y a pas de quoi.

RUTLAND.

Tu me parais diablement échauffé !

AQUILONNET.

Parole de vent du Nord ! je n'avais pas encore touché mon verre du bout des lèvres.

RUTLAND.

C'est égal ; comme je ne veux pas que tu rougisse davantage le nez, tu vas me faire le plaisir d'avaler un grand verre d'eau pour te rafraîchir.

AQUILONNET.

Moi, boire de l'eau ? plus souvent !

RUTLAND.

Qu'est-ce que c'est ?... tu raisonnes, je crois.

AQUILONNET.

Non, je disais...

RUTLAND.

Aquilonnet, mon doux ami, retiens bien ce que je vais te dire : Dorénavant je te mets au régime, dans l'intérêt de ta santé, et tu ne boiras plus ici que de l'eau claire.

AQUILONNET, à part.

Grands Dieux ! juste comme dans mon cauchemar. (*Haut.*) C'est une infamie, une humiliation contre laquelle je me révolte.

RUTLAND.

Obéis, et bois lestement.

Il lui présente une carafe.

AQUILONNET, à part.

Il veut m'empoisonner !

RUTLAND.

Ah ! tu t'imaginais, mon vieux, que tu étais ici pour t'héberger, et tenir compagnie à mes tonneaux, pour te chauffer les mollets au feu, musarder du matin au soir, et t'engraisser comme un chapon ! non pas, l'ami, il faut que tout cela change ; tu vas commencer par mettre cette limousine sur ton dos, et prendre mes filets pour aller pêcher à l'étang ; ensuite, pour te donner un peu d'exercice, tu balaieras le devant de la ferme.

AQUILONNET.

Comment, vous voulez que moi... un pur esprit...

RUTLAND.

Allons, finis tes sottises, et pour la seconde fois obéis, ou sinon...

Il prend un fouet et le menace.

AQUILONNET, s'éloignant.

C'est bon, on obéit. (*A part.*) Vilain butor, si je retrouvais mon souffle puissant, comme je te ferais pirouetter !

RUTLAND.

Eh bien ! nous ne filons pas ?

AQUILONNET.

On s'en va. (*A part.*) Oh! si jamais je remonte au ciel!

AIR connu.

Voyage! voyage
 Désormais qui voudra,
 Pour moi, cette rage
 Jamais ne prendra.

Il sort en murmurant.

SCENE VI.

RUTLAND, puis LA MÈRE MARTHA.

RUTLAND.

Oui, va, chante! vieux mirliton, je te ferai bientôt marcher au pas. (*Apercevant Martha.*) Ah! bonjour, grand'mère.

MARTHA.

Bonjour, mon garçon. (*Elle s'assied.*) Ah çà! Rutland, peux-tu me dire ce qui cause la mauvaise humeur d'Aquilonnet à c' matin? il s'en va en murmurant tout le long du chemin.

RUTLAND.

Pardine, grand'mère, fallait-il pas laisser cette grande éponge sèche s'imbiber continuellement dans mon vin?

MARTHA.

Il a pris là une singulière habitude!

RUTLAND.

Sans compter qu'il ne fait œuvre de ses dix doigts pendant toute la journée; grand flâneur, va!... parce qu'il a été logé, nourri, chauffé, blanchi et éclairé aux frais du gouvernement des nuages, monsieur s'est imaginé que sur notre globe, il n'avait qu'à se goberger et faire continuellement des cancons; car voyez-vous, grand'mère, il fait des cancons comme une vieille tricoteuse.

MARTHA.

Vraiment?

RUTLAND.

Oui; c'est Aquilonnet qui monte la tête à ma femme, en lui répétant sans cesse qu'elle a fait un sot mariage, un mariage mal assorti.

MARTHA.

Ah! pour ce qui est de ça, mon enfant, Azurine et toi, vous êtes faits pour corder ensemble comme une perdrix et un chien de chasse: je t'avais conseillé de prendre un établissement solide, j'avais arrangé ton mariage avec la petite Lucette, la fille de ton oncle Mathias, je t'avais donné une femme comme les autres, enfin; et tu vas t'avisier d'épouser une fille de l'air, une petite colombe déplumée qui nous tombe des nués comme la giboulée de mars... sans dot, sans passeport, sans trousseau, et n'ayant pour tout potage qu'une jaquette; enfin la tête nue et les manches pareilles.

AIR: *Je loge au quatrième étage.*

Puis quel singulier caractère!
 Elle est sujette à des vapeurs,
 On ne la voit jamais rien faire,

Que courir et cueillir des fleurs;

Voyons, ta beauté sans seconde

Dis-moi ce qu'elle t'apporta?

RUTLAND.

La plus belle fille du monde
 Ne peut donner que ce qu'elle a.

MARTHA.

Tout ça c'est bel et bon: mais il n'en est pas moins vrai que tu n'es pas heureux; je t'ai souvent surpris à l'écart, poussant de gros soupirs, et tu as presque toujours les yeux rouges... Moi qui t'aime, mon Rutland, ça me rend malheureuse de te voir si triste, et pour un rien je te conseillerais de divorcer.

RUTLAND.

Divorcer! par exemple! après un mois de mariage? d'ailleurs j'ai l'espérance qu'Azurine changera avec le temps, et qu'elle s'accoutumera à moi.

MARTHA.

Tu vois donc bien que vous ne vous accordez pas ensemble?

RUTLAND.

Eh bien, non, grand'mère! et puisqu'il faut vous le dire, ma femme est par trop cruelle et par trop céleste; elle prétend qu'un paysan comme moi doit se contenter de la voir et de l'admirer; et quand je réclame la tendresse qu'elle m'a promise au vis-à-vis de M. le maire, la voilà qui m'échappe, et s'en va courir comme un esprit follet, dans les bois et les campagnes; tout cela a commencé par me faire rire, mais à présent ça me fait pleurer, ça me fait pleurer comme un enfant.

MARTHA.

Qu'est-ce que tu m'apprends là?

RUTLAND.

La plus pure vérité.

MARTHA.

A ta place, je me servais de mon étoile magique, et je commanderais au destin de mettre un terme aux folies de ma femme.

RUTLAND.

Mon étoile, je ne l'ai plus.

MARTHA.

Comment cela?

RUTLAND.

Quand j'ai cru qu'Azurine m'aimait, j'ai jeté mon talisman dans la rivière.

MARTHA.

Mais tu as eu tort, mille fois tort: il y a des occasions où il serait très-utile de se faire obéir.

RUTLAND.

Aussi mon étoile semblait m'avertir que j'avais tort de me séparer d'elle; quand je l'ai jetée dans l'eau, elle remontait toujours à la surface; et moi, comme un nigaud, au lieu de faire attention à ce prodige, j'ai enfermé mon talisman dans une cruche de grès, pour le forcer à ne plus reparaitre; il me semblait que le garder plus long-temps, c'était douter du cœur d'Azurine, et depuis cette époque je n'ose plus côtoyer la rivière quand vient le soir, parce qu'à la place où a disparu l'étoile,

il s'élève une petite flamme bleuâtre, comme une de celles que j'ai vues jadis dans le cimetière, où j'ai risqué mes jours pour Azurine... dans le cimetière où elle m'a sauvé la vie... Oh ! c'est qu'elle m'aimait bien alors !

MARTHA.

Ne parlons plus du passé, occupons-nous du présent, et écoute bien les conseils de ta vieille grand'mère, quit't-àime plus que tout au monde.

RUTLAND.

Voyons, grand'mère, déroulez-moi vos conseils ; si ça ne fait pas de mal, ça ne fera pas de bien... c'est-à-dire non, si ça ne fait pas de bien... oui, je disais bien...

MARTHA.

Écoute, mon garçon ; moi aussi, à l'âge d'Azurine, j'étais folle et coquette, moi aussi, j'avais mes volontés et mes caprices ; mais mon mari, homme de bon sens, courba et réduisit mon mauvais caractère.

RUTLAND.

Comment, grand'mère, vous avez eu une jeunesse si difficile à conduire ?

MARTHA.

Élevée dans le voisinage d'une grande ville, j'en avais pris les habitudes paresseuses, et je me croyais rabaissée par le travail des champs et les gros jupons de laine ; ton grand père, quoiqu'il fût bon comme le bon pain, fit valoir son autorité de mari : je voulus faire la revêche, et alors, ma foi...

Elle fait signe de battre.

RUTLAND.

Quoi, grand'mère, grand papa?...

MARTHA.

Et très-solidement... alors j'obéis ; aujourd'hui je bénis sa mémoire, et je lui sais gré de ses prudentes leçons, qui m'ont servi plus tard à me faire supporter toutes les tribulations de la vie.

RUTLAND.

Oh ! je n'aurai jamais la force de parler en maître à ma femme, et surtout d'imiter grand papa.

Il fait le même geste que Martha.

MARTHA.

Et pourtant il le faudra peut-être... qui aime bien... tu sais le proverbe ?

RUTLAND.

Oh ! c'est égal, grand'mère, je ne pourrai jamais en venir là.

MARTHA.

Air : *Je suis ton cavalier* (Titli le Talocheur).

Écoute les avis
De ta vieille grand'mère,
Et qu'un parti sévère
Par toi soit bientôt pris
Si tu veux t'épargner de pénibles soucis ;
Montre de la sagesse,
Et fais preuve d'adresse ;
Rutland, par la douceur
Que la leçon commence,
Mais agis de rigueur,
Si l'on fait résistance.

A la fille des cieux,
Dont tu subis les charmes,
Tu cacheras les larmes
Qui mouilleront tes yeux,
Un temps viendra bientôt qu'on t'en aimera mieux ;
L'amour après l'orage
Chassera le nuage.
Rutland par la douceur, etc.

RUTLAND, *poussant un gros soupir.*

Ouf ! ça me fait de la peine tout d'même de songer qu'il faut, pour la guérir, faire pleurer mon Azurine, pour laquelle je donnerais mille fois ma vie... enfin, grand'mère, je tâcherai de faire la grosse voix et de paraître bien méchant.

MARTHA.

Allons, te voilà devenu un homme ; sois énergique, montre-toi ferme, et tu seras enchanté d'avoir pris ce parti ; par contre-coup ta résolution pourra bien avoir son effet sur le petit Éolin, dont ta cousine Lucette se plaint aussi de son côté. (*Regardant vers le fond.*) Justement, voici le père Mathias et Lucette qui viennent par ici ; ils vont être ravis du parti que tu es décidé à prendre.

SCENE VII.

MARTHA, RUTLAND, LUCETTE, MATHIAS.

ENSEMBLE.

Air : *Quand la voix du plaisir* (Cousin du Pérou).

LUCETTE, MATHIAS.

En amis, en voisins,
Nous nous devons visite ;
Si les soirs on se quitte,
On se voit les matins.

MARTHA, RUTLAND.

Bons amis, bons voisins,
Nous nous faisons visite ;
Si les soirs on se quitte,
On se voit les matins.

MATHIAS et LUCETTE.

Salut, mère Martha ; bonjour, Lucette.

MARTHA et RUTLAND.

Bonjour, Lucette ; salut, père Mathias.

MATHIAS.

Mère Martha, comme les vieilles femmes ont toujours quelque bonne rubrique en tête, je viens vous voir afin que vous m'aidiez à trouver un expédient qui rétablisse le sens commun dans le ménage de ma fille Lucette.

LUCETTE, à Martha.

Ah ! oui, car mon mari se conduit avec moi d'une manière étrange.

MARTHA, à Mathias.

Écoutez, mon voisin, Rutland vient de me faire tout-à-l'heure ses confidences, et j'ai appris que le pauvre garçon était aussi dédaigné de sa femme que Lucette l'est de son mari.

MATHIAS et LUCETTE.

Pauvre Rutland ! lui aussi !

MARTHA.

Quand vous êtes arrivés, il avait pris la sage ré-

solution de faire valoir avec fermeté son titre et son autorité de mari. N'est-ce pas, mon Rutland?

RUTLAND, avec tristesse.

Oui, grand'mère, puisque vous dites qu'il le faut.

MARTHA.

Oui, mon ami, il le faut.

MATHIAS.

C'est aussi le conseil que je donnais ce matin à ma fille Lucette; il n'y a plus à balancer maintenant. (*A Lucette.*) A l'avenir, ma Lucette, je veux que tu mettes Éolin à la raison; tu es, Dieu merci, la fille d'un gaillard bien résolu, et si tu veux te le bouter en tête, tu feras tourner comme un véritable tonton un fantôme de mari, qui n'a pas même un menton le plus léger duvet, et qui ne montre du zèle que pour attraper des papillons et des mouches.

LUCETTE.

Certainement; aussi je suivrai vos avis, mon père. Ah! monsieur Éolin, vous faites le sauvage avec une petite femme aussi douce que moi! eh bien! gare à vous; je vais vous pincer, vous mordre et vous égratigner, jusqu'à ce que vous deveniez un mari moins fabuleux et moins fantasque.

MATHIAS.

Quand il t'aura demandé grâce, pour achever de vous façonner mon drôle, je vous l'enverrai défricher les terres et conduire la charrue.

MARTHA.

Bravo! tu vois, Rutland, que ta cousine te donne l'exemple.

LUCETTE.

Sans doute, et pourquoi donc ménagerais-je ce monsieur?

AIR de la Femme à Jean Beauvais (de Beauplan, du Ménestrel).

J'attends en vain de son cour un retour,
Je parle en vain du serment qui nous lie,
Loin de tenir de doux propos d'amour,
Monsieur s'en va causer astronomie!...

Quand je veux retenir le drôle auprès de moi,
Ainsi qu'une statue, il est calme, il est froid!
Oui, malgré mes seize ans, de glace il est pétri.
Quel malheur d'avoir pris un semblable mari!

Je vous le jure entre nous,

J' n'ai que l'ombre d'un époux!!!

Moi, comme un' folle je l'aimais;

Mais l' bon Dieu sait qu' c'est pas là c' que j' croyais.

Non, ma foi, non, c'est pas là c' que j' croyais.

DEUXIÈME COUPLET.

Si par la suite il allait advenir

Que je sois veuve de monsieur mon ange,

A la mairie, oh! je pourrais y venir,

Le front encore orné de fleurs d'orange;

Mais si le sort voulait que l'âge sur tous deux

En même temps passât et blanchît nos cheveux;

On nous verrait, époux de nouvelle façon,

Mourir l'un' vieille fille, et l'autre vieux garçon!

Je vous le jure entre nous,

J' n'ai que l'ombre d'un époux!!!

Moi, comme un' folle je l'aimais, etc.

Mais il aura beau faire, il ne sera pas dit qu'il m'aura épousée pour de rire.

MATHIAS.

Hein! comme elle entend son affaire!

MARTHA.

Ainsi, Rutland, souviens-toi de nos conventions; tu enverras ta sylphide au rouet, à la basse-cour, à l'étable où l'ouvrage ne manque pas; l'exercice lui fera du bien; de cette manière, elle gagnera du sommeil et de l'appétit, elle mangera, comme les autres, du lard et de la soupe aux choux; et, comme nous autres encore, elle dormira dans son lit et non pas sur la grande route.

RUTLAND.

Qu'est-ce que je demande, moi? souper avec ma femme et dormir auprès, je ne suis pas exigeant!

MATHIAS, à Rutland.

Si ton Azurine fait encore la mijaurée et a peur d'abîmer ses jolies petites menottes, alors tu prendras ton acte de mariage et le code civil de la main gauche, un bâton de la main droite, et tu lui diras à haute et intelligible voix : *La femme doit obéissance à son mari.*

LUCETTE.

Rutland peut dire ça; mais si Éolin me résiste, qu'est-ce que je lui opposerai, moi?

MATHIAS.

Tu feras comme Rutland, et tu lui diras : *Le mari doit obéissance à sa femme.*

MARTHA.

Pardon, voisin; mais ça n'est pas dans le code.

MATHIAS.

Ça n'a pas besoin d'y être, puisqu'ils ne savent pas lire.

RUTLAND.

Grand'mère, donnez-moi mon acte de mariage. (*Martha va le prendre dans le buffet à droite.*) Actuellement il me faut un code.

MATHIAS.

Le premier livre venu. (*Fouillant à sa poche.*) Tiens, voici un Mathieu Lænsberg.

RUTLAND.

Ça suffit.

MARTHA, lui donnant l'acte de mariage.

Le voici, mon garçon.

MATHIAS.

N'oublie pas le bâton; ça donne une contenance.

RUTLAND.

Ça n'ira pas jusque là.

MATHIAS.

AIR : *Gai, gai, gai, gai, gai, gai.*

Bon, bon, bon, bon, bon!

Courage, mon garçon!

Et surtout ne crains pas

Les cris et les éclats;

Car tout ce brouhaha

Avant peu finira;

Il faut bien, oui-dà!

En passer par là.

Initant le jeu du bâton.

Pan, pan, pan, pan, pan,

Combien le sentiment

Parfois devient frappant!

Et combien d'amoureux

Portent sur les yeux

Le bandeau fameux
Du beau Céladon
Nommé Cupidon!

Mais entre époux, lorsqu'on lutte,
Il faut éviter l'affront
De sortir de la dispute
Avec une bosse au front!

Il faut n'avoir qu'une petite guerre,
Où pour rire l'on se bat;
Il faut surtout embrasser sa commère
Pour terminer le combat.

Oui, oui, oui, oui, oui, oui,
Je prétends, mon ami,
Dans son intérieur,
Que l'on doit de bon cœur
Agir de rigueur,
Afin qu'à jamais
Exempt de regrets,
On y vive en paix.

Très-souvent maint commissaire,
En séparant deux époux.
Dans son discret ministère
De tous deux reçoit des coups.

Je veux, monsieur, que mon mari me batte!
N'en prenez pas de soucis;
Viens dans mes bras, ma poulette, ma chatte,
Et restons toujours bons amis!

Quoi, quoi, quoi, quoi, quoi, quoi,
Dit l'homme de la loi,
Vous moquez-vous de moi?
Non vraiment, sur ma foi!
Mais toujours
Les amours
En se disputant
Oat l'doux agrément
Du raccommodement.

RUTLAND.

Comment! c'est comme ça? Décidément, mon
cher oncle, je tâcherai de mettre le procédé en
pratique; mais, tenez, ça ne sera pas long, car j'a-
perçois Azurine qui descend la petite montagne
verte avec son cousin, et qui paraît vouloir rentrer
sous le toit conjugal.

LUCETTE.

Avec son cousin? Bon! bon! je me charge de
celui-là! (*Elle se retourne un instant avant de sor-
tir.*) Rutland, du caractère avec ta femme!

Elle sort.

RUTLAND.

Mon oncle Mathias, et vous, grand'mère, vous
sentez que ma petite explication ne doit se passer
qu'entre nous deux Azurine!

MARTHA.

Venez, père Mathias.

MATHIAS.

Prenez mon bras, mère Martha.

Ils sortent.

SCENE VIII.

RUTLAND, puis AZURINE.

RUTLAND.

Bon! ma femme s'est éloignée d'Eolin! Oh! oh!

voici maintenant Lucette qui lui tire les oreilles;
c'est bien fait! mais Azurine s'approche. Oh!
comme mon cœur bat la générale!

AZURINE.

Air de la Fille du Danube (du Ménestrel).

Lorsque la fraîche aurore
Au matin s'évapore,
Le soleil me dévore
De ses rayons brûlants;
Pauvre fille éplorée,
De la voûte azurée,
Je tombe déchirée
Sur mes genoux tremblans.
Hélas! dans ma misère
Au ciel je tends les bras;
Pitié pour moi, ma mère.
Ah! ne m'oubliez pas!

RUTLAND.

Comme te voilà en désordre, petite femme!
qu'as-tu donc?

AZURINE.

C'est que, m'étant engagée ce matin trop avant
sur la montagne, le soleil m'a fatiguée de son éclat
brûlant.

RUTLAND.

Aussi pourquoi vas-tu courir sans cesse dans les
champs comme une sauterelle?

AZURINE.

Tu sais bien que c'est là mon plus grand plaisir.

RUTLAND.

Tu n'en éprouves donc pas à te trouver près de
moi?

AZURINE.

Je n'ai pas dit cela; mais si tu veux, mon petit
Rutland, que je t'aime encore davantage, il faut te
décider à me faire quelques légers sacrifices.

RUTLAND.

Chacun de nous, je l'espère, en fera de son côté.
Mais, voyons, qu'exiges-tu de moi? commande et
j'obéirai, (*à part*) si ça me convient.

AZURINE.

D'abord, monsieur, il faut me promettre de ne
plus vous enfermer, la nuit, dans cette vilaine
chambre noire, et surtout de ne plus me dire d'y
rester avec vous, ça me fait peur et ça m'étouffe.
Quand les étoiles brilleront, venez avec moi con-
templer la douce clarté de la lune et la lumière
des astres.

RUTLAND.

Merci, mon ange, merci! La lune, les étoiles et
la rosée, tout ça c'est fort joli, le matin, au lever
du soleil; mais comme les nuits deviennent froides,
et que les rhumes sont dangereux, je ne me soucie
pas d'attraper des fraîcheurs. Passons donc à une
proposition moins voluptueuse.

AZURINE.

Ainsi vous refusez?

RUTLAND.

Pas précisément; je sais bien que dormir en
plein air ça a son agrément, c'est gentil, c'est ra-
fraichissant et pastoral; cependant...

AZURINE.

Ah! monsieur, c'est bien affreux à vous de ne pas m'obéir!

RUTLAND, à part.

Faut avoir l'air de céder. (*Haut.*) Eh bien! voyons, voyons! pas d'emportement; j'obéis, je veux bien, je me risque! et puisque tu y tiens, à partir de cette nuit, je couche à la belle étoile, je serai transi, courbaturé, j'aurai la chair de poule; mais ça ne fait rien. Eh bien! ma petite chatte, es-tu contente de moi?

AZURINE.

Jusqu'à présent, oui; tu commences à être gentil; cependant j'ai encore quelque chose à te demander.

RUTLAND.

Encore? Oh! le plus difficile est fait, et je promets d'avance tout ce que tu voudras. Qu'est-ce que c'est? voyons!

AZURINE.

Eh bien! Rutland, il faudrait...

RUTLAND.

Quoi?

AZURINE.

Ne plus manger.

RUTLAND.

Hein! qu'est-ce que tu as dit?

AZURINE.

Ne mange plus, je t'en prie!

RUTLAND.

Ne plus manger! plus du tout?

AZURINE.

Du tout, du tout! Oh! si tu savais combien cette manie me paraît ridicule et grossière! Tiens, je suis franche, si le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois je t'avais vu la bouche pleine...

RUTLAND.

Eh bien?

AZURINE.

Eh bien! je ne t'aurais pas aimé! Ainsi, mon petit Rutland, c'est convenu; tu ne mangeras plus, c'est-ce pas?

RUTLAND.

Ne plus manger? chère amie, c'est impossible à mon cœur, ou plutôt à mon estomac.

AZURINE.

Essaie, pendant un mois seulement.

RUTLAND.

Oh! je pense bien que si je reste un mois sans manger, il ne m'en coûtera pas plus pour continuer: c'est la première quinzaine qui m'épouvante. (*A part.*) Ma foi, promettons de faire tout ce qu'elle voudra, j'aurai mon tour.

AZURINE.

Tu balances? Décide-toi, voyons?

RUTLAND.

Écoutez, mon Azurine, je consens à me soumettre aux jolis petits usages qui vous viennent de là-haut; mais de votre côté, il faut me promettre de vivre un peu comme une personne naturelle.

AZURINE.

Je le veux bien. Voyons?

RUTLAND.

Azurine, parce que vous êtes une créature céleste, ça vous donne un petit air de dédain et de mépris pour tout le monde, même pour votre amour de mari.

AZURINE.

Oh! quelle pensée!

RUTLAND.

Pour me prouver le contraire, il faut me traiter avec plus de gentillesse, à la bonne franquette, là. Vos idées cocasses, voyez-vous, c'est bon pour les romans. Écoutez, mon ange, si vous voulez être bien raisonnable, il faut vous mêler un peu de nos affaires de ménage, visiter le linge et soigner nos bêtes.

AZURINE, avec dédain.

Ah! ah! les jolies occupations que vous me donnez là!

RUTLAND.

Ce sont celles de notre condition; et d'ailleurs, ma bonne amie, tout le monde travaille ici-bas.

AZURINE.

Et si je ne veux pas ressembler à tout le monde?

RUTLAND.

C'est précisément ce qu'on vous reproche. Vous descendez du ciel, c'est très-bien, il n'y a pas de mal à ça. Chacun sait que vous êtes une demoiselle de haut lieu, à merveille; mais en m'épousant, vous n'ignoriez pas que moi, je n'avais rien de nuageux, d'aérien; en définitive, je ne suis qu'un simple paysan; donc, madame Rutland, vous êtes une paysanne.

AZURINE, à part.

Une paysanne!

RUTLAND.

Là-haut vous n'aviez qu'à batifoler dans les airs, à faire le tour de l'arc-en-ciel, sur un nuage attelé de je ne sais quel animal invisible; ici, ma chérie, vous aurez des bas à tricoter, du beurre à battre et des pains à pétrir.

AIR: *A jeun je suis trop philosophe.*

Je suis fermier, soyez fermière,

Quittez votre belle façon;

Devenez bonne ménagère,

Occupez-vous un peu de la maison;

Écoutez-moi, car je parle raison;

Vous prendrez soin désormais de l'étable,

Vous ferez brouter tous les jours nos moutons;

Enfin, pour joindre l'utile à l'agréable,

Vous soignerez nos fleurs et nos dindons.

Soigner les fleurs, voilà pour l'agréable,

Mais pour l'utile... engraissez nos dindons.

AZURINE.

Voilà du beau, en vérité!

RUTLAND.

Par exemple, le dimanche, on vous promènera dans une jolie carriole d'osier, qui, si elle n'a pas la légèreté de votre petit nuage, est beaucoup moins sujette à l'humidité; ça vous va-t-il?

AZURINE.

Non, non, mille et mille fois, non !

RUTLAND.

Ce sera tout-à-fait la même chose.

AZURINE.

Comment ?

RUTLAND.

Azurine, je suis votre mari, songez-y bien ; j'ai le droit d'exiger ce que je veux bien vous demander avec douceur.

AZURINE.

Moi, travailler ! oh ! pour rien au monde je ne me déciderai au rôle de fille de basse-cour ; et vous aurez beau faire, je résisterai à votre tyrannie.

RUTLAND, à part.

A moi, la sévérité ! (Haut.) C'est là votre dernier mot, Azurine ?

AZURINE.

Mon Dieu, ouï

RUTLAND, avec force.

Eh bien ! puisque vous m'y forcez... (Se reprenant et avec douceur.) Mais non, je ne veux pas me fâcher encore ; mon Azurine, ma bonne amie, de grâce, cède à ma prière ! si tu savais comme il serait affreux pour moi de te parler en mari, en maître ! Au nom du ciel, ne me réduis pas à cette extrémité !

AZURINE.

Vos vœux et vos prières sont inutiles ; je ne m'y rendrai pas ; et dût-il m'arriver les plus grands malheurs, je ne consentirai jamais à humilier ainsi ma naissance, et à partager vos travaux avilissants.

RUTLAND.

Avilissants ! Ah ! madame Rutland, vous le prenez sur ce ton ? Halte-là, s'il vous plaît ; apprenez que la charrue du laboureur n'a jamais avili personne ; et qu'il n'y a d'avilis et de méprisables que les lâches et les fainéans qui ne savent pas gagner le pain qu'ils mangent ! Pen ! tant quinze ans, grâce à mon travail, grâce à ma bêche, j'ai pu nourrir ma bonne vieille grand'mère. Trouvez-vous donc que je me sois humilié ? En suivant vos lois, je 'aurais laissé mourir de faim ! c'est alors, madame Rutland, que je me serais avili, et qu'on aurait eu le droit de me mépriser !

AZURINE.

Vous êtes né dans les champs, Rutland, et vous ne pouvez me comprendre.

RUTLAND.

Ah ! oui, parce que j'ai une grosse veste ! Oh ! maintenant, dites tout ce que vous voudrez, ça ne me touchera pas !

Air : *A tes projets l'honneur s'oppose* (Courte-Paille).

Votre froid dédain qui m'outrage
Contre mon cœur vient se briser ;
Les paresseux sans ame et sans courage,
Voilà les gens que l'on doit mépriser !
Mais celui-là qui nourrit sa famille
Par son travail, ça n'a fait rien, voyez-vous,

Sur ses habits que la richesse brille,
Pourvu que l'honnête homme soit dessous !

Quant à mes champs, oh ! j'y resterai ; je les cultiverai de mes propres mains, mes champs ; et je prétends que ma femme, surmontant sa répugnance, prenne à l'instant l'habit et les manières dont mes parens n'ont pas rougi.

AZURINE.

Oh ! jamais ; ne l'espérez pas !

RUTLAND.

Il le faudra bien cependant ; et puisque vous m'y forcez, à présent je vous ordonne, au nom de mon autorité de mari, de laisser là vos colifichets et vos fanferluches, et de prendre, comme ma cousine Lucette, une bonne robe de toile, un gros tablier et un simple jupon de laine.

AZURINE.

Qu'est-ce que j'entends là ?

RUTLAND, sévèrement.

Obéissez !

AZURINE.

Moi, obéir !

RUTLAND.

Je vous l'ordonne, en vertu de notre acte de mariage, signé et paraphé par M. le maire ; je vous l'ordonne, en vertu du code civil qui dit : *La femme doit obéissance à son mari*. Obéissez ! je le veux !

AZURINE.

Ah ! malheureuse !

ENSEMBLE.

RUTLAND.

Air : *Allez dormir, ma belle* (de Mompou).

Allons, qu'on m'obéisse :

Il faut qu'enfin finisse

Le joug que je subis.

Rappelez-vous, madame,

Que vous êtes ma femme

Et qu'en maître j'agis.

AZURINE.

Qui... moi !... que j'obéisse !

Il faudra que finisse

Le joug que je subis !

Plus d'amour dans mon ame.

Hélas ! je suis sa femme,

Et je cède à ses cris.

Il la fait rentrer dans la chambre à droite.

SCENE IX.

RUTLAND, seul.

Ouf ! il était temps qu'elle s'en aille, car j'allais faiblir, c'est sûr... enfin je suis vainqueur : oui, mais si Azurine allait se fâcher tout de bon si elle allait me détester ? Ah ! plutôt que de braver sa haine, je lui demanderais pardon de m'être souvenu que j'étais son mari, et pour lui obéir, je coucherais sur la pierre et sur les épines, je crois même que je me laisserais mourir de faim. Oh ! non, je réussirai, elle changera, et plus tard elle me remerciera comme grand'mère a remercié son mari... Oh ! oui, tout ira bien... allons vite porter cette bonne nouvelle à grand'mère.

SCENE X.

AQUILONNET, portant des filets et une cruche.

AIR : De quoi, de quoi.

C'est moi, c'est moi !

Je viens, ma foi,

De faire

Une bonne affaire, et...

En arrivant avec joie il est heurté par Rutland qui sortait et qui le fait trébucher en sortant.

Aie ! aie ! aie ! aie ! il m'a enfoncé trois côtes ! Gros brutal, va ! me recevoir ainsi, quand je lui apporte une collection de carpes, anguilles, brochets et autres viandes de carême. C'est égal, pour te punir, vilain rustre, tu ne sauras pas ce que j'ai trouvé au fond de l'eau. En voilà, une aventure ! J'étais à pêcher bien innocemment sur les bords de l'étang, je venais de jeter mes filets à l'eau et j'attendais messieurs les poissons, quand tout-à-coup le terrain humide vient à s'ébouler sous mon... sous ce qui donne aux hommes la faculté de s'asseoir... patatra ! emporté par la rapidité de la pente, je glisse comme l'éclair, et flouk ! je tombe au fond de l'eau, et là, je barbote, je barbote... et j'en bois de cette vilaine eau... oh ! mais j'en bois à faire frémir ; et encore c'est qu'elle n'était pas claire du tout. Quelque chose heurte mon pied, je m'en saisis... ô fortune ! c'était... (il montre une cruche) c'était une superbe cruche soigneusement fermée, une cruche comme celle dont Rutland se sert pour tenir son vin frais. Dès que j'ai été sorti de l'eau, j'ai emprunté ces vêtements au meunier notre voisin, et ensuite j'ai examiné ce flacon englouti sans doute par quelque accident, mais qui, si j'en juge par sa forme et sa pesanteur, doit être plein d'un excellent vin que Rutland ne boit que dans les grandes occasions. Le brutal ! c'est conscience de lui escamoter ce cruchon... voyons, voyons, buvons, ça me remettra, ça me dégonflera. (Il va prendre un couteau.) Tiens, ça résiste, forçons l'entrée. (Il cherche avec son couteau à ouvrir le couvercle.) Encore un coup, et ça y est. (Il débouche le cruchon ; à l'instant un grand coup de tonnerre se fait entendre et il sort du fond de la cruche une violente détonation. Aquilonnet recule épouvanté.) C'est le diable qui est là-dedans ! il est par trop mousseux, celui-là... voyons pourtant... (Un rouleau de parchemin paraît au goulot du cruchon.) Tiens ! un rouleau de parchemin ! et signé Belzébuth ! Quand je disais que c'était le diable ! voilà bien sa griffe ! voyons, qu'est-ce qu'il dit ? « Aquilonnet, c'est toi qui as perdu Azurine par ta sottise. » Il n'est pas poli ! « C'est à toi de la sauver. » Tu trouveras dans ce vase l'étoile magique... (Il regarde, elle paraît aussi au goulot.) La voilà ! (Il la prend et continue de lire.) « Mais elle ne peut vous rendre à tous trois votre belle patrie et votre puissance que si Rutland en fait volontairement

» l'abandon : sois adroit, vous pouvez encore re-
» trouver le bonheur. » (Répétant.) Sois adroit !... il croit que c'est facile, lui ! N'importe, voici l'étoile, c'est le principal. O bonheur ! nous pourrions nous retrouver là-haut ! mes ailes me repousseraient ! mes poumons retrouveraient leur puissance ! oh ! si cela arrive, je veux que tout le monde se ressente de ma joie... d'un souffle je renverserai toutes les habitations du pays. Gare à toi maintenant, seigneur Rutland, grossier polisson ! avant que tu reprennes le talisman...

AIR du Fleuve de la vie.

Les homm's marcheront sur leurs têtes,

Les bateaux sur terr' vogueront,

Le gén'i sera pour les bêtes,

En hiver les ros's fleuriront.

Toutes les femm's seront parfaites,

Les loups se mangeront entre eux,

Enfin, et sans heurre et sans œufs,

On fera des om'lettes.

Hâtons-nous de rejoindre Azurine qui révasse sans doute, comme à son ordinaire, sur la montagne verte, et que la volonté du diable soit faite !

Il sort par le fond, à droite, au moment où Eolin et Azurine paraissent ; Eolin vient par le fond à gauche, et Azurine sort de sa chambre à droite.

SCENE XI.

ÉOLIN, AZURINE, puis RUTLAND et MARTHA.

Azurine et Eolin sont habillés en paysans et sanglotent.

ENSEMBLE.

AIR : Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Comme nous voilà

Sur cette terre

De misère !

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Comme nous voilà !

Que nous somm's laids comme ça !

AZURINE.

C'est affreux ! pauvre martyr !...

Ah ! vraiment, c'est une horreur.

ÉOLIN.

Oui, c'est affreux ! mais d'honneur,

C'est à fair' mourir de rire.

REPRISE ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

ÉOLIN.

Eh bien ! nous voilà gentils maintenant, ma pauvre cousine ; quelle tournure nous avons ! si l'on croirait jamais que j'ai été zéphyr !

AZURINE.

Et moi sylphide ! oh ! il y a de quoi passer sa vie à pleurer !

Elle va s'asseoir et sanglote tout bas.

ÉOLIN.

Allons donc, ma belle cousine, du caractère... le plus court et le plus raisonnable, c'est de prendre notre parti en braves.

AIR : Vive le vrai fleur (de Bruno).

A bas les noirs soucis !

Mieux vaut, à mon avis,
Danser, chanter et rire.
Sur terre il faut élire
Le paradis ;
Que les amours
Toujours
Charment nos jours :
Ah ! que ton cœur m'approuve,
Et qu'ici l'on nous trouve
Joyeux
Tous deux.

Quant à moi, c'est fini, métamorphose complète !
enfoncez les soupirs et la sensiblerie ! vive la gau-
driole ! bah ! la vie n'a qu'un temps, il faut la me-
ner courte et bonne.

REFRAIN.

Gaillard luron, tout comme un autre,
Je ferai claquer mon fouet.
Et franc cadet,
Je veux, moi, bon apôtre,
Être sous peu
Fait au feu !
Hurlant avec les loups
J' me montrerai jaloux
D'être un lutin, un diable ;
J' n'aurai pas mon semblable,
J' frai les cent coups ;
J' suis à présent
Vraiment,
Un mauvais garnement ;
Je sens que je suis homme
Et je veux qu'on me r'omme
Pour fin
Coquin.

Eh ! allons donc, je jotte mon bonnet par-dessus
les moulins ; maintenant je veux être gourmand,
paresseux... Ah ! bah ! tant pis... comme ça, on ne
me reprochera plus de n'avoir pas de barbe au
menton ! je serai un homme comme un autre...
mille fois pire qu'un autre ! Attention, attention
maintenant, champêtres jouvencelles ! à la danse,
j'embrasse mes particulières et mes vis-à-vis ; à la
veillée, gare aux voisines, j'éteindrai les chandel-
les, christi !

Gaillard luron, tout comme un autre,
Je ferai claquer mon fouet
En franc cadet,
Je veux, moi, bon apôtre,
Être sous peu
Fait au feu !

(*Se retournant vers Azurine.*) Eh quoi ! tu pleures
encore, Azurine ? quelle faiblesse !

AZURINE.

Que veux-tu ? c'est plus fort que moi ! Ah ! mon
mari, mon mari, je lui apprendrai à vouloir faire
de moi une vachère ! Mais, mon pauvre cousin,
que faire ? la force est de leur côté.

ÉOLIN.

Mon Dieu, oui... Lucette et son père ont bien su
me forcer de m'envelopper de cet horrible sarreau
bleu, en me disant que l'homme devait obéissance
à sa femme.

AZURINE.

Eh bien ! moi, Rutland m'a dit que c'était la
femme qui devait obéissance à son mari.

ÉOLIN.

Ils se sont moqués de nous avec leurs lois qu'ils
arrangent à leur guise.

Ici Rutland paraît dans le fond avec mère Martha, et lui
montre Azurine en signe de victoire.

AZURINE.

Écoute, Éolin, nous serons toujours malheureux
sur la terre ; eh bien ! ayons le courage d'échap-
per à notre sort affreux par le seul moyen qui nous
reste.

ÉOLIN.

Et lequel ?

AZURINE.

La mort !

Rutland veut s'élancer, Martha le retient.

ÉOLIN.

Peste ! le moyen est violent !

AZURINE.

Que veux-tu ? peut-être notre ame retournera
au ciel, puisque nous n'avons jamais fait de mal à
personne.

Air : *Vieux voyageur.*

Que faire, hélas ! en cette horrible vie ?
Soupirer et souffrir toujours...
Ce sort affreux te fait-il donc envie ?

ÉOLIN.

Nous verrons fuir enfin ces tristes jours,
Dans l'avenir espérons de beaux jours.

AZURINE.

Non, c'en est fait ! puisqu'il n'est que souffrance,
Je ne suis plus supporter mes malheurs,
Et le flambeau de l'espérance
Pour moi s'est éteint dans les pleurs !

RUTLAND, au fond.

Grand'mère ! elle pleure ! oh ! ça me fait trop
de mal !

MÈRE MARTHA.

Viens, mon garçon, tais-toi, tu gâterais tout.

Ils rentrent.

ÉOLIN.

Ne te laisse pas aller ainsi au désespoir, tout
n'est peut-être pas perdu.

AZURINE.

Puis-je le croire ? ce matin, comme à l'ordi-
naire, j'ai envoyé mon messenger à ma mère, et
elle n'a pas répondu.

La colombe descend du ciel avec une pervenche à son cou.

ÉOLIN.

Tu l'accuses à tort, car voici ta fidèle ambas-
sadrice !

AZURINE.

En effet !... mais que m'apporte-t-elle ? ciel !
une pervenche verte, la fleur de l'espérance.

ÉOLIN.

L'espérance ? ô bonheur ! tu le vois, Azurine,
ta mère a entendu tes prières, sèche tes larmes,
et désormais plus de courage et de résignation.

SCENE XII.

LES MÊMES, AQUILONNET.

AQUILONNET

Ah!... enfin vous voilà!

Il tombe d'un bond à côté d'Azurine.

AZURINE.

Qu'avez-vous, Aquilonnet? pourquoi cet air agité?

ÉOLIN.

Il arrive toujours comme un accident.

AQUILONNET.

C'est possible... mais, cette fois, c'est une bonne nouvelle que je vous apporte, une victoire, un véritable triomphe.

ÉOLIN, d'un air incrédule.

Avec tous vos triomphes, voyez où nous en sommes!

AQUILONNET.

Il ne s'agit plus de cela; ces habits grossiers qui vous font horreur, ils vont tomber!

Ici Rutland paraît.

ÉOLIN et AZURINE.

Que dit-il?

AQUILONNET.

Vos ailes chéries, que vous regrettez, elles vous seront rendues; votre mère que vous pleurez... vous la reverrez! vous l'embrasserez encore!

AZURINE.

Il se pourrait!

AQUILONNET.

J'ai retrouvé notre précieuse étoile, j'ai retrouvé le talisman.

ÉOLIN et AZURINE.

Le talisman!

AQUILONNET.

Le voilà! je vous contais plus tard comment je l'ai pêché au fond de l'eau; mais pour le quart d'heure il faut aviser au moyen de nous en servir.

ÉOLIN et AZURINE.

Comment nous y prendre?...

AQUILONNET.

Il faut tromper Rutland, abuser de sa confiance et de son amour pour vous; il consentira facilement à vous laisser maîtresse de l'étoile qu'il croit perdue; et une fois qu'il aura dit oui... comme nous l'enversons promener!... qu'il vive dans sa paille et parmi ses troupeaux... A nous le ciel!... voyons, cherchons... S'il résistait, il faudra le dégouter de vous... soyez coquette, faites-lui des traits; (*Rutland ramasse un bâton, et va pour s'élançer; mais il se retient encore*) ou bien simulez quelques défauts... buvez, prenez du tabac... oh! prenez du tabac.

AZURINE, à Aquilonnet.

Moi, descendre à la fausseté et me donner les apparences d'un tort véritable, non, jamais!

ÉOLIN et AQUILONNET.

Cependant...

AZURINE.

D'ailleurs je n'ai pas besoin de feindre... je n'aime plus Rutland!

RUTLAND, au fond.

Qu'entends-je?

AZURINE.

Non, je ne l'aime plus, parce qu'au nom d'un amour insensé il a abusé du pouvoir de ce talisman pour m'attirer à lui, parce qu'il m'a précipitée des cieux, et qu'il aurait dû deviner que sur la terre il n'y aurait pour moi que larmes et regrets... et s'il était là, je lui dirais à lui-même: Rutland, tout est fini entre nous, je ne puis plus vous aimer.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MATHIAS, LUCETTE

LUCETTE et MATHIAS.

AIR: *Quel repas* (Semaine des amours).

Ah! vraiment,

C'est charmant;

On s'accoutume

À son costume,

Ah! vraiment.

C'est charmant!

Ça march'ra tout seul à présent.

MATHIAS.

Bravo, bravissimo!

LUCETTE.

A la bonne heure donc!

MATHIAS, à Aquilonnet.

Et toi, vieux sapajou, commences-tu aussi à mordre à l'hameçon?

AQUILONNET.

Pas de mots familiers, homme des champs, nous n'avons pas gardé... les nuages ensemble.

MATHIAS, à Azurine et à Éolin.

J'espère, les petits amours, que nous ne ferons plus maintenant les tourterceaux et les poules mouillées, c'est bien convenu; désormais toi, mon drôle, tu t'attelleras à la charrue... et toi, ma biche, tu soigneras la basse-cour et tu nous feras du beurre.

RUTLAND, s'avançant au milieu d'eux.

Non, père Mathias, non, elle ne fera pas du beurre; non, il ne conduira pas la charrue.

MATHIAS.

Que veux-tu dire?

RUTLAND.

Que nous avons fait tous une grande faute; mais, grâce au ciel, je puis encore la réparer, et tout le monde, du moins, ne sera pas malheureux.

AZURINE, ÉOLIN et AQUILONNET.

Qu'entends-je?

RUTLAND.

Aquilonnet, donne-moi l'étoile que tu as dans ta poche.

AQUILONNET.

Moi! mais je vous assure que...

RUTLAND.

Allons, donne!

Il la lui arrache.

AQUILONNET.

Ah! aïe, aïe, il va nous tuer tous...

RUTLAND, à Azurine.

Azurine, je pourrais d'un mot appeler à moi toute la puissance dont j'ai le droit de disposer, et vous forcer à reconnaître que vous êtes mon esclave; je pourrais... mais non, j'aime mieux racheter ton bonheur aux dépens du mien, j'aime mieux sacrifier le peu de jours qu'il me reste à vivre pour te rendre une éternité de délices.

AZURINE.

Quoi! Rutland...

RUTLAND.

Azurine, vous êtes libre; voici votre étoile... partez! ne maudissez pas le pauvre Rutland, et pardonnez-lui le mal qu'il vous a fait, en faveur d'un amour qui l'avait rendu insensé. Adieu! partez... oh! partez vite, car je pourrais me dédire... Soyez heureuse au ciel. (*A part.*) Moi, je pleurerai sur terre.

On entend un coup de tamtam; un éclair brille, Azurine, Éolin et Aquilonnet reprennent leur première forme et reviennent à leur costume de la *Fille de l'Air*.

LUCETTE.

Eh bien! et lui aussi?

ÉOLIN.

Mon destin est attaché au sien... Adieu, Lucette!

AQUILONNET.

O mon souffle, tu m'es donc rendu! Au revoir, père Mathias... Allons, soyez honnête, saluez donc!

Il lui enlève son chapeau en soufflant dessus.

AZURINE.

Adieu, Rutland, et vous aussi, adieu! Entre l'homme des champs et la fille de l'air, le bonheur était impossible... Du haut du ciel je veillerai sur vous!

Aria : *Adieu, ma bonne mère.*

Vers toi, ma bonne mère,
Vers vous tous que j'ai maïs,
Je vais, loin de la terre,

Retourner pour jamais.
Plus d'ennuis, de voyages,
Plus de destins jaloux.
Volons vers nos nuages,
Le ciel s'ouvre pour nous!

La musique continue; on parle pendant la reprise de l'air; Lucette se déjette, Mathias lui fait entendre raison.

RUTLAND.

Elle est partie! partie pour toujours... Je ne la reverrai plus!

Il pleure.

MARTHA.

Rutland, mon cher Rutland!...

RUTLAND.

Oh! il ne me reste plus qu'à mourir. (*On voit Azurine et ses compagnons disparaître sur un nuage. Une musique douce se fait entendre; une voix vient ensuite et prononce ces paroles d'un ton solennel :*) « Rutland, tu as été bon et généreux; le destin a pitié de tes souffrances, et il ordonne qu'à l'instant même le souvenir d'Azurine et de ce qui est arrivé soit pour vous tous effacé à jamais, et que le passé ne soit plus qu'un vain songe. »

Un coup de tamtam se fait entendre, tous se regardent; Rutland sourit peu à peu, regarde Lucette, s'en approche et lui baise la main.

MATHIAS.

Mon garçon, elle est à toi.

RUTLAND.

Oh! merci, père Mathias, merci; mais Lucette consent-elle?

LUCETTE.

Oh! je ne demande pas mieux, mon cousin.

RUTLAND, d'une voix légère et en souriant.

Ah çà! grand'mère, pourquoi donc ai-je des larmes sur les joues?

MARTHA.

Mon ami, c'est la joie... le bonheur.

Air du final de Bruno.

Heureuse espérance,
Tien douce existence,

Ah! pour leur cœur,

Quel moment de bonheur!

FIN.